

Le Petit Poucet :
Conférence préalable à la projection de
La nuit du chasseur

Réécritures romanesques et iconographiques d'un mythe littéraire

Ce soir est une soirée particulière. Non pas parce que c'est une soirée Cinélegende (toutes les soirées Cinélegende ont quelque chose de particulier...) mais parce que ce soir, le 21 décembre, c'est le solstice d'hiver (il se situe entre le 20 et le 23 décembre en fonction des années). En d'autres termes, nous vivons ce soir la nuit la plus longue de l'année. Imaginez ce que pouvait être la nuit la plus longue de l'année et les quelques nuits (un mois avant, un mois après) qui l'entouraient, avant l'invention de l'électricité... c'était il n'y a pas si longtemps finalement. Cette nuit était et demeure, une des plus angoissantes de l'année, la plus angoissante. Qui plus est, c'est en ces nuits de solstice que l'on passe d'une année à l'autre ; donc, en plus d'être une nuit noire, longue et froide, c'est la nuit qui sert de point de bascule à notre temps cyclique et de point de passage à notre temps linéaire : on change d'année, on avance un peu plus à chaque passage, vers le Grand Passage. Vous le voyez, c'est une nuit redoutable et comme de juste, redoutée. Une nuit d'angoisse qu'il faut conjurer.

L'angoisse, c'est dans la gorge qu'elle se loge : angoisse, angine, anxiété... autant de mots qui ont pour racine indoeuropéenne *angh-* qui signifie « serré ». La nuit du solstice est en effet la nuit la plus serrée, là où le passage est le plus long pour retrouver la lumière, la gorge de nuit qui nous sépare du jour est un passage angoissant. Le jour est tassé, serré, étranglé en quelques sortes entre deux murs obscurs de longues nuits. Pour conjurer cette peur, deux solutions : raconter des histoires qui maintiennent la peur à distance et qui obligent le groupe à se retrouver serré autour d'une lumière et ainsi, sécurisé par la parole du conteur – la conjuration passe alors par la parole du conteur au travers de l'organe de la phonation -, ou alors (« et aussi », devrais-je dire), conjurer le passage lui-même de la deuxième manière

possible, conjurer la gorge en tant qu'organe qui sert à déglutir : manger. Et manger quoi ? Chez nous aujourd'hui, on mange l'animal qui est, par excellence, l'animal lié au passage : de l'oie. Nos réveillons, n'ont-ils pas en effet merveilleusement repris à leur compte cette volaille ? et quand ce n'est pas d'oie dont il s'agit dans nos menus de fête du solstice, à savoir les menus de Réveillon, c'est de gibier : cerf ou sanglier, autant dire des animaux équivalents en termes de mythes : ce sont des psychopompes, c'est-à-dire des animaux traditionnellement attachés au passage de l'âme, des animaux capables de passer d'un monde à l'autre et de nous faire passer avec eux – en l'occurrence et pour faire simple, avec le solstice d'hiver il s'agit de passer d'une année à l'autre et de la nuit au jour -. Un seul exemple : lorsque les frères Grimm reprennent à leur compte « le Petit Poucet », le conte de Perrault au XIX^e siècle et qu'ils le réécrivent sous le titre « Hansel et Gretel », les enfants abandonnés dans la forêt (le monde sauvage, l'Autre monde) regagnent le monde d'ici bas sur le dos d'une oie qui leur fait franchir la frontière entre les deux mondes.

Une autre solution, somme toute assez semblable, pour conjurer l'angoisse, consistait chez les Romains à célébrer à cette période les Saturnales. Les Saturnales sont la fête dédiée au Dieu Saturne (l'équivalent romain du Dieu Cronos, l'un et l'autre ayant dévoré leurs enfants...). Outre le fait qu'on retrouve dans ces Saturnales le personnage de l'ogre en la personne de Saturne, on y retrouvait aussi la déesse Angerona ou Angeronalia fêtée le 21 décembre. Le nom même d'Angerona évoque bien évidemment l'*angh-* dont je vous parlais il y a quelques instants, l'angoisse, mais en plus, la statuette de cette divinité que l'on a retrouvée dans le temple de Volupia, représente la déesse bouche fermée, avec un doigt sur la bouche.

Alors, vous ne voyez pas encore, je sais bien, où peut se trouver dans ce que je vous dis, le Petit Poucet. Eh bien ce personnage (je vais pour l'instant vous parler d'un personnage même si on peut peut-être l'apparenter à un mythe, nous verrons cela en conclusion), ce personnage ressemble en tous points à tous les héros : il est lancé dans l'Autre Monde, il y subit des épreuves dont la plus effroyable consiste à côtoyer la mort, et il en revient victorieux, sortant du Monde Sauvage, initié. C'est en gros cela un héros, n'est-ce pas, sachant qu'il a toujours aussi, comme l'a fort bien montré Otto Rank¹, une naissance miraculeuse ou particulière (et c'est aussi le cas du Petit Poucet de Perrault, puisque tous ses frères sont nés

¹ Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros*, Payot et Rivage, 2000

jumeaux, sauf lui – les critiques y ont d'ailleurs vu un écho à la gémellité de Perrault -). On pourrait donc clore ici toute analyse du Poucet, c'est ce que l'on fait d'ailleurs en général, considérant que c'est un héros au même titre que tous les autres.

Or, pas du tout, le petit Poucet est un héros particulier car c'est tout d'abord un **enfant dont le problème majeur est la parole ; mais tous les enfants des contes et des romans qui surmontent des épreuves, ne sont pas des Poucets**. C'est ensuite un héros qui est immanquablement lié au **solstice d'hiver**. Enfin, c'est un héros qui a fait des « petits » si j'ose dire, dans le mythe littéraire et cinématographique, mais c'est aussi un héros qui n'est pas né tout armé de la plume de Perrault et qui a derrière lui des **modèles mythiques**. Je me propose donc d'abord d'insister sur son identité, et ensuite de revenir à l'incontournable question du solstice, sachant qu'à chaque fois je me référerai aussi à d'autres histoires, des réécritures soit romanesques soit iconographiques, pour essayer de vous faire mieux comprendre le personnage.

I. Le Petit Poucet est un enfant dont le problème majeur est la parole

Le Poucet, indispensable pendant de l'ogre, est l'enfant menacé d'avalement par Saturne-Cronos, et qui va, en se sauvant et en dupant l'ogre, sauver la fratrie. A partir du conte de Perrault à la fin du XVII^{ème} siècle, le Petit Poucet devient un mythe littéraire. En fait, cela veut dire qu'avant on avait affaire à une tradition orale où l'histoire du petit abandonné avec ses frères dans la forêt se racontait, la trame du récit réorganisait le plus souvent des motifs identiques ou approchants depuis des dizaines voire des centaines d'années. A partir de Perrault, les choses sont différentes, ce récit est un récit littéraire, et du coup, les motifs et les expressions du conte nous restent en mémoire, car ils ne varient plus. Ils sont figés et ne dépendent pas de l'inspiration chaque jour différente du conteur. C'est bien pour cela d'ailleurs que Perrault écrit. Ces contes qu'on dit être des « contes de nourrice », ne nous y trompons pas, n'ont rien de contes pour enfants. Il n'y a qu'à voir comment Perrault fait preuve d'ironie dans une visée de critique sociale pour comprendre qu'il s'adresse à des adultes : ce sont des jeux de salons. Mais il ne s'agit pas de raconter des histoires pour enfants aux adultes, il s'agit pour Perrault de répondre à un impératif « national » et je le mets entre

guillemets. C'est Marc Fumarolli² qui a très bien montré que les contes de Perrault (comme les fables de La Fontaine d'ailleurs) sont des formes courtes à visée moralisatrice et comportant des expressions remarquables, parce qu'un des objectifs de la monarchie alors, est d'unifier linguistiquement le pays. Tout comme le Petit Poucet du conte ne parle pas, vous allez le voir, les différentes provinces du royaume de France ne parlent pas non plus. La langue française en est à l'état d'enfance et il faut la faire grandir en même temps qu'on enseigne, non seulement le peuple, les laquais et les écuyers qui à la cour se rencontrent, mais aussi la noblesse. La noblesse de cour est loin à cette époque d'être toute francophone, et les jeux de salons, les contes et les fables font partie des outils d'apprentissage linguistique.

Le Petit Poucet devient donc célèbre grâce à Charles Perrault parce qu'il lui donne une forme littéraire... pourtant, cette célébrité n'épuise pas le mythe, c'est-à-dire la structure qui a donné naissance à ce héros. Cette structure est la suivante.

Il s'agit d'un enfant, d'un petit, et Perrault parle de sa taille en le disant « haut comme le pouce ». Je ne m'étendrai pas ici sur l'interprétation et la justification du narrateur, mais je crois quand même qu'il est bon de mettre toujours en doute les explications d'un conteur, surtout quand ils sont facétieux comme Perrault. *Pus-* est une racine qui signifie « enfant » et qui désigne en général le petit d'un animal. On peut postuler assez aisément en recoupant ce conte avec d'autres (les « Tom Pouce » et « Moitié de poulet ») que le Petit Poucet n'est pas appelé ainsi parce qu'il est haut comme le pouce, mais parce qu'il est simplement « enfant » (cette racine a donné le poussin, le poulain, la pucelle, *etc.*). Charles Perrault remploie un matériau populaire dans lequel il n'est pas rare de voir assimilé l'enfant avec l'oiseau qui n'est pas encore sorti du nid, le poussin – et Dickens qui écrira les plus célèbres histoires d'enfants du XIX^e siècle dont certains s'apparentent à des Poucets, nommera son héros des *Grandes espérances*³ « Pip », surnom de petit oiseau qui n'est pas non plus sans rapport avec Pépin le Bref, issu de la lignée des Pépinides -. Le poucet donc est petit, il est petit et il est pusillanime, c'est-à-dire faible. Il est petit, certes, mais surtout, il est rusé et des héros tels Hänsel et Gretel par exemple n'ont pas besoin d'être hauts comme le pouce pour duper l'ogresse. Petit, rusé, il n'est pas loin d'être, comme le laissait entendre la publicité il y a quelques années « petit mais costaud ». On retrouve aisément dans cette publicité pour les

² Marc Fumarolli, *La diplomatie de l'esprit, de Montaigne à La Fontaine*, Tel Gallimard, 2001 et Marc Fumarolli, *L'école du silence, Le sentiment des images au XVII^e siècle*, Champs Flammarion, 1998

³ Charles Dickens, *Great expectations*, Penguin books Ltd, 1985

bonbons de marque *Petit Pimousse*, l'évocation du « mousse » de la chanson *Il était un petit navire* dans laquelle le petit, tire à la courte paille pour être... mangé. Le mousse de la chanson risque de se faire dévorer par l'équipage d'un « petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué », et il s'agit là de la reprise de la figure même du petit, inexpérimenté et parti sans provisions. Le *Petit Pimousse* est d'ailleurs un bonbon à dévorer.

Voyons ce que donne la ruse de ce petit dans la réécriture de Gustave Doré en image : les enfants vont par paires sauf le petit, le jumeau sans jumeau qui a déjà l'intuition que quelque chose d'important se prépare. Il sait déjà que l'essentiel se trouve ici. Pas de plaintes, de pleurs ni de supplications, le Petit Poucet ne déplore pas : il est penché sur le problème, ou plutôt, déjà sur la solution.



Ceci étant dit, le caractère d'enfant, on va le voir, est un trait essentiel de la figure du Poucet, mais tous les Poucets ne sont pas des enfants au sens de la jeunesse de l'enfant. Je m'explique : autre trait relatif au Poucet, c'est un être privé de parole. Perrault, alors qu'il n'y est pas obligé le moins du monde, fait en effet dire au narrateur du conte en parlant des parents :

« Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de son esprit. »

Plus loin, les parents du Poucet sont inquiets parce que leur rejeton est mutique. Il ne parle pas. On va voir en effet que dans le conte, l'organe le plus important est, après la gorge, la bouche, cet orifice qui est à la fois celui de la manducation et de l'ingestion et celui où s'articule la parole. En précisant comme premier trait de cet enfant qu'il ne parle pas, c'est comme si Perrault le vouait à Angerona dont je vous parlais tout à l'heure.

La littérature a repris merveilleusement le mutisme de ce personnage soumis aux adultes, en la personne d'Oscar Matzerath, le héros du roman de Günter Grass, *Le Tambour*⁴. A la naissance, Oscar décide que sa croissance cessera à 3 ans parce que son père, en le

⁴ Gunter Grass (Jean Amsler, trad.), [*Die Blechtrommel*] *Le Tambour*, Hermann Luchtenhand Verlag, 1960 pour la 1^{ère} édition, Editions du Seuil, 1997

voyant, a décidé pour lui d'un avenir qui consiste simplement à lui succéder. Ecoutez ce que déclare Oscar, on est en plein IIIème Reich :

« Là, j'ai réussi une posture que je n'ai pas de motif de quitter. Là je dis, là je me décidai, là je résolus de n'être en aucun cas politicien comme Adolf et encore bien moins négociant en produits exotiques, mais de mettre un point c'est tout, de rester comme ça – et je restai comme ça, je m'en tins à cette taille, à cet équipement, de nombreuses années durant. »

Oscar a donc décidé de garder la taille de ses 3 ans, il la conserve, mais vieillit néanmoins. La métaphore ici est celle d'un refus de sortir de l'enfance : il faut deux choses pour cela : ne pas grandir et ne pas parler. Les enfants sont petits et n'ont pas la parole. Oscar poursuit, voici le portrait qu'il fait de lui :

« Petit Patapon et grand patapon, petit Belt et grand Belt, petit et grand ABC, Pépin le Bref et Charlemagne, David et Goliath, Tom Pouce et Gargantua ; je restai l'enfant de trois ans, le gnome, le Petit Poucet, le nabot qui ne veut pas grandir ; pourquoi ? Pour échapper à des distinctions comme le petit et le grand catéchisme ; pour n'être pas à l'âge dit adulte, un mètre soixante-douze, livré à un homme qui, debout à se raser devant la glace, se nommait mon père ; pour n'être pas contraint de reprendre une boutique qui, selon le vœu de Matzerath, devait – denrées exotiques – signifier pour un Oscar majeur, l'univers des adultes. »

Dans cette généalogie, on a effectivement une collection assez extraordinaire de Poucets : des petits, des opprimés. Tous ceux qui, faibles, ont dû lutter contre le désir des gros, des forts, métaphoriquement de ceux qui allaient les bouffer, pour imposer leur propre parole. Oscar lui-même a décidé de rester petit, de conserver l'apparence d'un enfant parce que son père avait parlé à sa place, parce qu'au jour de sa naissance, il entend son père lui imposer un destin. Il ne veut pas de cette filiation avec « ce M. Matzerath ». La parole du père est une parole dévorante et à cette période de l'Histoire, elle est doublée d'une autre figure d'ogre, celle du dictateur Hitler.

Dans *Le Tambour* de Günter Grass, l'ogre est représenté de plusieurs manières. Il y a d'abord en toile de fond l'engouleur nazi : le IIIème Reich est un ogre de premier ordre et c'est la métaphore de cet avaleur qu'Oscar va réussir à tuer : il va étouffer son propre père avec son insigne nazi qu'il va lui faire manger (c'est largement équivalent à la pierre qu'avale Cronos !). Attaqué à la gorge, là où se loge la parole, le père ne peut pas survivre au fils lorsque le petit décide d'assumer qu'il n'est plus un enfant. Or, pour toutes les figures de Poucets, n'être plus un enfant, c'est tout simplement n'être plus *infans*. *Infans* en latin signifiant tout bonnement « celui qui n'a pas la parole, qui ne parle pas encore ». Vous voyez donc que le fait de définir l'enfant de Perrault comme un être mutique est quasiment un pléonisme, dans la mesure où l'enfant par excellence et étymologiquement, c'est celui qui ne parle pas.

Alors... Celui qui ne parle pas se trouve affronté ou confronté, puisqu'il n'y a pas de parole, à un péril de dévoration. De la même manière qu'on a vu tout à l'heure que pour conjurer l'angoisse il fallait soit parler, soit manger, ici le motif revient : c'est la bouche et la gorge qui sont en cause. Chez le Petit Poucet de Charles Perrault le système parole/nourriture est étonnamment agencé.

On a un petit mutique et qui, victime de la famine risque d'être dévoré, mais va y échapper et finir par être messenger du roi, l'histoire se termine ainsi :

« Ils assurent que lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la Cour où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla disent-ils, trouver le Roi, et lui dit que s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le Petit Poucet rapporta des nouvelles de l'armée dès le soir même, et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait ; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée, et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs amants, et ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques dames qui le chargeaient de lettres pour leurs maris, mais elles le payaient si mal et cela allait à si peu de choses, qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait quelques temps le métier de courrier, il revint chez son père. »

Il prend la place du père puisque c'est lui qui nourrit la famille. Une fois devenu maître de la parole, l'enfant supplante le parent. Autrement dit, l'histoire, c'est-à-dire la narration, le passage d'une situation initiale à une situation finale ne va consister – dans *le Petit Poucet* et tous les récits qui lui sont apparentés - qu'en une seule chose : prendre la parole et la transporter (la figure d'Hermès le messenger que je n'ai pas le temps de développer ici n'est pas très loin...).

On peut relier aussi la figure du Petit Poucet, en termes mythologiques, à celle de St Christophe (il s'agit de ce saint qui transporte Jésus sur ses épaules pour lui faire passer le fleuve), en d'autres termes, Saint Christophe transporte le Verbe fait chair. Eh bien, le Petit Poucet, s'il n'est pas Jésus (quoi que...) est aussi le Verbe fait chair. Sa chair est menacée tant qu'il n'est pas maître de la parole et des messages du seul qui a la parole : le Roi. La parole s'incarne dans le personnage du Poucet, une incarnation au sens premier du terme : de la chair, de la viande. Parce que en effet, juxtaposé à ce complexe de la parole, on a celui de l'avalement : les parents sont obligés d'abandonner leurs enfants car ils ne peuvent plus les nourrir. Ne pouvant plus les nourrir ils les mettent en situation de devenir eux-mêmes pitance : pitance de l'ogre ou pitance des loups qui rôdent le soir dans la forêt, et c'est ainsi que le Petit Poucet déclarera à la femme de l'ogre qu'il préfère être mangé par l'ogre que par les loups. Cette situation n'est due qu'au fait que le seigneur qui tient lieu de figure paternelle aussi, n'a pas tenu sa parole : il n'a pas payé à la famille du Petit Poucet ce qu'il devait. Ainsi, à un

moment donné, le père nourricier manque à sa fonction et, ne tenant pas parole, il laisse au petit la possibilité de la prendre. La succession des générations est ainsi organisée dans le mythe : cycliquement les générations s'enchaînent, linéairement, les fils succèdent aux pères.

Être dévoré, c'est, dans le conte de Perrault, la métaphore bien évidente de ne pas pouvoir prendre sa place, d'être agi par les adultes, d'être mangé par l'appétit d'autrui. La littérature et le cinéma ont décliné cette métaphore, et on a de nombreux exemples de Poucets qui sont soumis au péril de dévoration d'une autre manière. Toujours dans *Le Tambour*, il y a un personnage qui s'appelle Greff légumes (il est marchand de légumes, un peu comme M. Logre de Tournier est végétarien) et Greff légumes aime beaucoup les jeunes garçons. En quête perpétuelle de « chair fraîche », ce nazi pédophile anéantit en quelques sortes la parole de ses victimes. Dans le film que vous allez voir, *La nuit du Chasseur*, c'est encore, deux enfants, presque trois si on compte la poupée, qui sont réduits au silence pour garder le secret du père et qui risquent la mort s'ils parlent. Il va falloir qu'ils parlent au bon moment, c'est-à-dire après être passés par l'Autre monde. Ils sont assimilés à de la chair fraîche par un jeu de mots difficilement traduisible en français. Vous verrez que leurs bottes de sept lieues sont en fait une barque « *a smack* » en anglais (le baiser !). Or « *the smack of fresh flesh* » c'est l'odeur de la chair fraîche : ils constituent un gibier pour le chasseur du titre, et un peu plus de temps nous permettrait de voir aussi en quoi le gibier renvoie au sang versé par les filles de l'ogre.

Pour tous ces personnages, ce qui fait d'eux des Poucets, ce n'est pas tant d'être confrontés à un péril d'avalement que de le déjouer, d'une part en prenant la parole et en sortant ainsi du statut d'*infans* et surtout d'autre part, de le faire dans un dispositif mythologique qui est celui du solstice d'hiver.

II. Le solstice d'hiver

Dans le conte de Ch. Perrault :

- Il n'y a pas **Noël**
- ... mais il y a juste un ogre largement apparenté à St Nicolas qui sauve les enfants du saloir.
- il n'y a pas de **solstice d'hiver**

→ ... mais il y a juste une nuit noire et profonde seulement percée par la lumière de la maison de l'ogre. Voyez comment Doré traduit cette lumière, cette étoile dans la nuit qui éclaire la chair fraîche : les enfants suivent cette lumière comme les bergers ont suivi l'étoile pour trouver la crèche de Bethléem au moment où l'enfant Jésus, juste né, où le Verbe divin juste fait chair, était menacé par un ogre tellement sanguinaire qu'il a fait massacrer tous les enfants mâles, c'est l'histoire d'Hérode et du massacre des Innocents.



The Holy Family in the Grotto

- il n'y a pas non plus dans le conte de Perrault de secret confié par le père, de passage de témoin du père au fils, de **parole paternelle** léguée

→ ... mais il y a juste des pères dévorants ou incompetents, le vrai père et ses substituts : l'ogre et le seigneur, à qui il faut damer le pion pour arriver à conquérir auprès du seul père qui vaille – entendez, le Roi – une place.

Vous voyez... tout est là finalement ! et lorsque les auteurs de romans réécrivent des histoires qu'ils ne pensent pas forcément être apparentées à cette famille de récits, ils reprennent tout de même, sinon les motifs en tout cas les topiques, c'est-à-dire qu'on retrouve derrière des personnages, des situations, des dispositifs, ces éléments essentiels qui font la figure du Poucet qui va, au plus sombre de la nuit, passer par l'endroit le plus angoissant et le plus dangereux, par la gorge du père, pour décrocher sa propre parole. Celui qui réussit une telle prouesse, est à la fois maître de sa parole et relègue de la sorte son père derrière lui, mais en plus, puisqu'il a dupé la figure de Cronos et qu'il a passé la nuit la plus étroite du solstice, il maîtrise le temps : il devient Cronos à la place de Cronos.



Arlette Bouloumié vous parlait tout à l'heure de l'ambivalence du mythe, en voici un exemple : le petit est aussi un ogre. Vous aurez tous reconnu ici « M. Propre » qui dévore la saleté, la représentation n'est ni celle d'un enfant, ni celle d'un adulte et ce n'est pas non plus une simple superposition. Lorsque le Poucet en effet aura dupé Cronos, il prendra les attributs de Cronos, même chose quand il aura trompé l'ogre. Il est alors du même coup, un ogre en devenir.

Mais j'en étais à Cronos... dans le film que vous verrez tout à l'heure, la montre comme cadeau offert le jour de Noël à l'enfant mâle qui a réussi à passer les épreuves « bouche cousue » pour garder le secret, est la reprise quasi terme à terme du démontage que je viens de faire du mythe. L'enfant est passé du côté des adultes en passant cette parole qu'il a tenue (et qu'il a bien tenue et tenu bon...), du coup, il est forcément régulé et passé maître du temps. S'étant débarrassé de la vieille génération, c'est à lui qu'échoit de garder le temps, étant bien entendu qu'il sera un jour détrôné par son propre fils. La montre comme cadeau de passage à l'âge adulte, c'est un cadeau rituel, celui de la communion il n'y a pas si longtemps, du temps où on n'offrait pas des montres dès l'âge de trois ans ! Souvenez-vous que dans le conte du « Loup de les 7 chevreaux » qui ne sont pas sans rappeler la fratrie de 7 enfants du conte du « Petit Poucet », le chevreau qui s'en sort et qui va permettre à la mère de sauver tous les autres petits, c'est celui qui s'est caché dans la pendule ! Surtout, méfiez-vous et ne croyez jamais que dans les contes les motifs soient dus au hasard... on aurait pu prendre cette pendule pour le fruit du hasard !

En fait, dans la littérature contemporaine, les relations entre la figure du Petit Poucet et la bouche ont été très largement explorées. Ce qui demeure toujours, c'est qu'à un moment l'*infans* se déprend de l'ogre, se déprend de l'avaleur, de celui qui décide pour lui simplement, par une prise de parole réelle ou symbolique. Le Petit Poucet de Perrault la prend de manière symbolique en devenant messager du roi, il prend réellement aussi la place du père, puisque c'est lui qui nourrit la famille et la fait vivre. Dans le film que vous allez voir, il n'est pas tant question de prendre la place du père que de succéder en homme au père puisque les deux figures paternelles du film, celle du père et celle du parâtre sont des figures dégradées.

Conclusion

Alors, j'aurais pu aussi avant d'arriver au terme de cet exposé vous parler des motifs mythiques (attention, pas mythologiques) du conte de Perrault et du Petit Poucet, et entre autres, vous parler des cailloux et des miettes de pain que le Poucet laisse derrière lui. On y voit facilement, et la psychanalyse y a vu, le cordon qui rattache l'enfant à l'utérus de sa mère : toute tentative de retour est vouée à l'échec et sans vouloir faire de mauvais jeu de mot, toute tentative avorte nécessairement. L'enfant ne doit pas rentrer, il ne peut pas revenir. Oscar le héros du *Tambour* le dit de la même manière que le Petit Poucet qui tente de le faire :

« [...] et seul le tambour promis m'empêcha d'exprimer alors plus énergiquement mon désir de retrouver ma position fœtale tête en bas.
D'ailleurs la sage-femme avait déjà coupé le cordon ombilical ; il n'y avait plus rien à faire. »

Doré quant à lui, vous le voyez déplace le motif du cordon de cailloux. Sur la scène des cailloux, il signifie à la fois ET le cordon, ET l'entrée dans l'interminable gorge étroite et angoissante : ce sont les enfants qui sont cordon, esthétique romantique oblige.

J'aurais pu aussi vous parler du motif de l'abandon, c'est une sorte de signe de reconnaissance du conte de Perrault et du Petit Poucet. Je vous en parle un petit peu seulement. Il ne faut pas se fier à l'évidence sur ce motif. C'est un manque qui origine l'abandon des enfants du bûcheron et de la bûcheronne de Perrault :



En marchant d'un air triste, les sept enfants du bûcheron se perdirent dans la grotte dans les cailloux.

« Ils étaient fort pauvres et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. »

Si les parents, après moult discussions décident de se séparer de l'enfant (des enfants), cela découle seulement du fait qu' « Il vint une année très fâcheuse, et [que] la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. » Le père ne peut plus subvenir aux besoins des enfants parce que le seigneur n'a pas joué son rôle de bon père nourricier et n'a pas payé ses dettes. Il ne faudrait pas ici, se laisser prendre à l'illusion réaliste d'un conte qu'on a souvent expliqué comme fortement ancré dans une réalité sociale. Certes, il l'est, et certes, entre 1660, 1661, 1662, 1675 et 1693, cinq famines ravagent le royaume. Mais les récits qui préexistent varient les raisons de l'abandon. Le récit reprend dans de nombreuses versions la nécessité pour les parents d'abandonner un ou plusieurs

enfants. Le motif de cet abandon, est toujours qu'à un moment, un parent ou les parents ne peuvent plus « supporter » cet ou ces enfants. On le voit, cela ramène à ce schéma familial qui est à l'origine de notre concept d'exogamie : l'enfant doit à un moment être jeté hors du giron. L'expulsion ne se fait pas sans soulever polémiques et discussions au sein du couple parental, mais nécessité fait loi. Ici chez Perrault, la pauvreté n'est qu'une métaphore de l'épuisement nourricier : il n'y a plus rien dans la famille pour nourrir les enfants. Chez Gustave Doré l'épuisement se lit sur le visage des parents, mais aussi dans l'écuelle vide des animaux, dans ce feu qui ne cuit pas dans la marmite remisée, et aussi dans la pathétique carotte du père. Là, Doré est créateur et non illustrateur au sens péjoratif du terme. L'emplacement de ce légume et sa symbolique phallique, montrent l'impuissance du père à assumer son rôle ; il va être supplanté par le petit qui sort littéralement des jupes de sa mère et qui se trouve au même niveau que le légume, mais dans un mouvement progressif quand la carotte, elle, est bien pitoyable.



« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants »

Quand la famille ne nourrit plus l'enfant, il est temps qu'il aille chercher ailleurs de quoi se nourrir lui-même : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants » est le seul argument et il ne souffrira pas le moindre commentaire, tout au plus autorisera-t-il seulement les pleurs d'une mère « elle était pauvre, mais elle était leur mère » avant le consentement. Mais le conte ne le dit pas ainsi, il renverse la topique, confrontant le héros au risque d'être lui-même mangé.

Dans cette perspective, l'abandon est bien un abandon symbolique qui consiste à expulser l'enfant pour le faire accéder à un autre niveau ; en tant que doublon de l'épisode du sevrage du nourrisson, il rejoint en cela tous les rites de passages à l'âge adulte dans lesquels il est nécessaire de quitter le premier lieu nourricier pour conquérir son nouveau statut. Voilà les raisons pour lesquelles tous les commentaires sur les héros apparentés aux Poucets, arrivent inmanquablement à conclure au récit initiatique lequel continue dans de nombreuses sociétés de se doubler de rituels initiatiques. Le passage par la forêt ici, par le labyrinthe ailleurs, en tout état de cause, le passage par l'Autre monde dans lequel se trouvent les épreuves et les moyens de les surmonter, est toujours nécessaire.

Le Petit Poucet quoi qu'il en soit a fait son chemin dans notre folklore et dans notre imaginaire contemporain. On aura bientôt, après la trêve et lors de la reprise du championnat de football, sûrement encore l'occasion d'entendre le poncif des commentateurs sportifs qui se délectent chaque année d'avoir à se mettre sous la dent un « Petit Poucet du championnat ». Ce héros en effet est celui qui venge les petits, les miséreux, celui qui gagne contre la force... Il est le petit David qui tue le géant Goliath d'une pierre en plein front, il est aussi l'enfant Jésus Verbe fait chair qui échappe à l'ogre Hérode, il est encore le Patriarche Joseph qui fera entrer les Hébreux en Egypte après avoir failli se faire dévorer (il deviendra d'ailleurs le régulateur des greniers et de la parole de Pharaon), ce sont encore de nombreux autres personnages, petits ou pas, mais en tout cas restés enfants, le temps de prendre au cours de l'histoire, leur parole propre qu'ils vont aller conquérir lors du solstice, à la gorge d'un père, d'un roi, d'un ogre.